



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
HEIDELBERG

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 17/3 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.3.56685

---

#### Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

schen »Euthanasie«-Aktionen). Im April 1940 trat Schenck der Waffen-SS bei, und zwei Jahre später war er Ernährungsinspekteur dieser Truppe. 1943–44 hat Schenck im Auftrage Himmlers und SS-Obergruppenführer Oswald Pohls im KZ Mauthausen Hungerversuche an 370 Häftlingen angestellt, in deren Verlauf viele litten und manche starben.

Dieser Mann, der sich 1965 nicht gescheut hat, ein Sachbuch unter dem Titel »Das menschliche Elend im 20. Jahrhundert. Eine Pathologie der Kriegs-, Hunger- und politischen Katastrophen Europas« vorzulegen, wartet nun mit einer, wissenschaftliche Ansprüche erhebenden Krankengeschichte Adolf Hitlers auf. Das Buch stellt eine Auflistung von unzähligen Einzelheiten aus Hitlers Pathologie dar, aber auch aus Diätplänen und Niederschriften vom Leibarzt des Führers, Dr. Theodor Morell, und anderen Hitler-Ärzten. Einiges von diesem Material ist vorher publiziert worden, anderes ist neu. Es werden Archivalien wie Berichte über epidemische Gelbsucht, russisches Kopfschmerzfiieber usw. aus dem Militärarchiv (Bundesarchiv) Freiburg herangezogen, aber auch Sekundärliteratur wie das Buch über Hitlers Krankheitszustand vom amerikanischen Autorenehepaar Heston (1979).

Sensationell Neues über den Patienten Hitler vermag Schenck bei all dem Aufwand nicht zu vermehren. Eher bestätigt er die Ungewißheiten, mit denen sich Historiker schon seit langem abgefunden haben. Etwa über Hitlers Sexualleben: es ist nicht gerade revolutionierend, von Schenck zu erfahren, daß man bis heute weder wisse, ob der Führer des Großdeutschen Reiches wirklich nur einen Hoden besessen habe oder zwei, oder ob er zu Frauen wie Geli Raubal und Eva Braun in einem normalen sexuellen Verhältnis gestanden habe oder nicht. Dr. Schenck, Internist von Haus aus, verweilt im Detail der Physiologie, weil er – typisch für den medizinischen Zeitgeist, in dem er ausgebildet wurde – mit der analytischen Psychologie des Doktor Freud nichts anzufangen wußte und anzufangen weiß. So fehlt in Schencks Literaturliste auch das anregende Buch über Hitlers Psychopathie von Norbert Bromberg und Verna Volz Small. Nur aber, wenn man ergründen kann, wie Hitlers Geist dann und wann, vielleicht als Folge irgendwelcher physischer Störungen, reagiert hat, lassen sich daraus für den Historiker wertvolle Rückschlüsse auf seine Politik ziehen. Dieser interessanten Möglichkeit begibt sich Schenck, indem er sich mit großem Sammlerfleiß klassifikatorischen Übungen widmet: wieviel Karlsbadener Mühlbrunnen Hitler getrunken hat (S. 154), oder wie stark seine linke Hand im April 1945 gezittert hat (S. 398). In Massen solcher Detailauflistungen ertrinkt das Perverse an Hitlers Gestalt, das hier eigentlich interessiert. Die akribische Beschreibung von Hitler dem Kranken normalisiert hier den Führer, reduziert ihn auf eine menschlich faßbare Größe, läßt Brutalitäten, die eventuell einer abnormen Psyche entsprungen sind, zurücktreten, macht den Mann fast sympathisch. Vom menschlichen Hitler, der auch mal krank sein darf, und der dabei eigentlich ganz normal bleibt (also kaum fähig zu kolossalen Verbrechen), wollen viele Deutsche auch heute wieder etwas lesen; das erklärt den populärwissenschaftlichen Droste-Verlag. Es ist diese anheimelnde Qualität des Werkes, die es in der Region des sentimentalen Kitsches ansiedelt, vor dem Saul Friedländer in seinem Buch »Kitsch und Tod« kürzlich anhaltend gewarnt hat, weil Kitsch, eine ästhetisch-emotionale Dimension, jede aufklärende Analyse wirksam blockiert.

Michael H. KATER, TORONTO

Bernd MARTIN (Hg.), Martin Heidegger und das »Dritte Reich«. Ein Kompendium, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1989, VII-235 p.

Le dossier présenté par B. MARTIN constitue une excellente réponse à ce qui s'est donné en France comme »l'affaire Heidegger« et qu'il vaudrait mieux d'ailleurs appeler »l'opération médiatique Farias«. D'emblée le titre du dossier situe le vrai problème qui n'est pas: Heidegger nazi, mais: Heidegger et le Troisième Reich. Dans le premier cas, il s'agit d'un procès d'intention aisément transformable en réquisitoire vindicatif: celui qui fut tenu pendant

longtemps pour un auteur difficile, voire hermétique, est dénoncé comme un nazi par une intelligentzia qui se dispense à peu de frais d'apprendre à lire. Pour donner le coup d'envoi des saynètes parisiennes un grand quotidien peut faire un scoop en titrant »Heil Heidegger!« et l'on peut entendre un éminent journaliste de télévision déclarer que la pensée de Heidegger peut, somme toute, se ramener à »quelques lieux communs lepénistes«. Dans le second cas, il s'agit de voir comment l'engagement politique de l'un des penseurs les plus importants de ce siècle peut nous donner à penser. Il s'agit d'abord de situer le problème dans son cadre historique et de recueillir un certain nombre de témoignages de contemporains ou élèves (H. ARENDT, W. BIEMEL, K. LÖWITH, H. MARCUSE, etc.), pour pouvoir ensuite comprendre ce qui a motivé un engagement circonstancié, limité et plein de contradictions.

L'ouvrage de B. MARTIN nous propose en effet un certain nombre de documents, témoignages et analyses qui montrent que c'est fondamentalement la question universitaire qui a guidé l'entrée de Heidegger en politique. Comme le montre fort bien G. SCHMIDT, Heidegger ne va pas militer pour l'hégémonie nazie mais pour la réorganisation de l'Université comme lieu de la Science. Heidegger, tout comme Husserl à la même époque, a su diagnostiquer une crise des sciences européennes qui consiste en une dissémination des savoirs régionaux oubliés, dans le cours de leur progression, de leur nécessaire unité architectonique, dont l'Université devrait être le site institutionnel. En ce sens la crise de l'Université est donc aussi une crise de l'Universalité. Par là, il apparaît que le fameux »Discours de rectorat« s'inscrit dans une continuité spéculative avec tous les textes fondateurs de la question universitaire allemande qui, depuis »Le conflit des facultés« de Kant en passant par les textes de Humboldt, Schelling et Hegel jusqu'aux »Conférences sur l'avenir de nos établissements d'enseignement« de Nietzsche, s'efforcent de penser les conditions de possibilité de l'Université comme lieu de production et de transmission du Savoir authentique. La question de fond reste la suivante: voulons-nous l'Université comme lieu du savoir et de la recherche ou bien voulons-nous l'École professionnelle (Berufsschule) comme entreprise d'une normalisation relevant des strictes finalités de la production? Tel est ce que l'on pourrait appeler le »platonisme« de Heidegger opposant à des réalités sociales et historiques qu'il ne saisit pas toujours l'exigence du philosophe authentique. C'est cette position qui permet de comprendre ses errements politiques: Heidegger recteur c'est un peu Platon à Syracuse. En témoigneraient également les nombreux cours qui suivent la période du rectorat, où il s'efforce de méditer l'essence du politique à partir de l'institution de la *polis* et pense cette dernière comme ce qui fait défaut aux Temps modernes. En continuité profonde avec les penseurs de l'idéalisme allemand, il y a chez Heidegger un phantasme grec et ce qu'il a pensé comme »autoaffirmation de l'Université allemande« reste à bien des égards le substitut d'une *polis* introuvable, dans une démarche où l'Allemagne doit se penser à partir de la Grèce.

En ce sens l'adhésion au mouvement nazi témoigne aussi bien de la naïveté d'un penseur, pour qui la chose politique reste une préoccupation dérivée, que de l'échec d'un projet platonicien. Demeurent néanmoins les silences de l'après-guerre – tant sur la question politique elle-même que sur le génocide – qu'il serait certes trop facile d'excuser en disant que pour l'auteur de »Sein und Zeit« le silence est le point extrême d'une parole authentique à l'écoute de l'Être. On peut certes trouver à ce silence des explications psychologiques allant de la pudeur et de la discrétion en passant par l'orgueil jusqu'à une certaine pusillanimité. Force est cependant d'admettre d'abord qu'il n'y a aucun lien substantiel entre la question de l'Être et le nazisme et que l'ontologie fondamentale exclut toutes les formes de racisme, expressément dénoncées comme »biologisme«. Il faut également constater ensuite que l'attitude du recteur est loin de répondre à la ligne politique du mouvement. Les analyses historiques et les témoignages de ceux qui furent ses étudiants prouvent que Heidegger ne fut jamais en odeur de sainteté auprès des autorités nazies et que son cours fut même le lieu d'une vive contestation de la politique d'alors. Témoin privilégié, W. BIEMEL souligne qu'en cette période de barbarie les séminaires de Heidegger étaient l'un des rares lieux où l'on

pouvait trouver une autre Allemagne, une Allemagne habitée par Kant, Hegel, Hölderlin, Aristote, Parménide.

Faire un procès à Heidegger n'a guère d'autre sens que celui du refus de la pensée. Les grands penseurs ne sont pas des êtres supérieurs qui seraient à l'abri de la sottise et des vicissitudes de l'histoire: un philosophe de talent peut aussi être un Allemand moyen. Ce qui reste essentiel sont donc l'œuvre et l'enseignement de Heidegger, avec tout ce qu'ils continuent à nous donner à penser. En ce qui concerne les événements de 1933 la question est, comme le suggèrent G. SCHMIDT, O. PÖGGELER et M. MÜLLER, celle d'une philosophie pratique. N'y a-t-il pas une limite pour une ontologie fondamentale qui reste prise à bien des égards dans les mailles de la métaphysique et de son destin nihiliste, dans la mesure où le penser est fondamentalement un questionner qui reste sans réponse? L'ontologie qui pose l'identité d'un destin de l'Être peut-elle penser l'altérité requise pour assumer l'éthique et la politique? La question n'est donc pas d'accuser ou de disculper Heidegger. Elle est de savoir ce que peut être la notion de responsabilité à l'époque de l'extrême accomplissement de la métaphysique.

Jean-Marie VAYSSE, Toulouse

Robert STUPPERICH, unter Mitarbeit von Martin STUPPERICH, Otto Dibelius. Ein evangelischer Bischof im Umbruch der Zeiten, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1989, 706 S. – Edwin H. ROBERTSON, Dietrich Bonhoeffer. Leben und Verkündigung. Mit einer Einführung von Renate BETHGE. Aus dem Englischen von Marianne MÜHLENBERG, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 1989, 335 S.

Though the *Kirchenkampf* understandably provides a major focal point for analysis of twentieth-century German Protestantism, most scholars would probably agree that the Third Reich constitutes only one chapter, however dramatic, in the larger story of the churches' struggle to forge a coherent identity in the face of far-reaching cultural and institutional change. Successive political upheavals over the past seventy-five years have nullified the historic equation of »throne and altar« and forced churchmen to grapple in new ways with questions about the nature and limits of secular authority. At the same time, long-term forces of modernization have threatened to undermine many traditional assumptions about the nature, structure, and purposes of the church itself. As a result, discussion of recent church history is rarely possible without reference to broader social, political, and cultural currents in German history.

Though seldom addressed directly, this larger historical framework is basic to the concerns of both Robert Stupperich and Edwin Robertson. Their books deal with two influential modern churchmen, both of whom are crucial to a balanced assessment of developments within Protestantism since World War I. Otto Dibelius and Dietrich Bonhoeffer shared much in common. Both were trained theologians, steeped in the broad tradition of Lutheran piety, who worked tirelessly to promote an authentic religious witness responsive to the challenges of contemporary society. Both drew inspiration from contacts with foreign churches, especially in England and the United States. Both were adamant in their rejection of National Socialism and played important roles in the Confessing Church; Bonhoeffer joined the conspiracy against Hitler and ultimately paid with his life. Both men, as it happened, were also accomplished amateur musicians. For all their similarities, however, they belonged to different generations and embodied significantly different tendencies within the church of their time. Otto Dibelius (1880–1967), who grew up in the Berlin of Bismarck and Wilhelm II., lived to see the city he loved destroyed by war and divided by the Wall. An involuntary witness to discontinuity in political affairs, he served as a persuasive apologist for continuity in church affairs. Though anything but a hidebound traditionalist, he remained unswerving in his conviction that the basic values of the historic Protestant *Volkskirche* could and should be